

## SOUS LE VIDE DU CIEL

«*Ite Missa Est.*»

Les derniers mots prononcés par le Révérend Père Georges Guitton se multipliaient comme les pains du Seigneur. Ils ricochaient contre les parois de la caverne où l'office avait été improvisé, s'entrechoquaient en collision d'échos pour enfin se désagréger en poussières dans les oreilles des quatorze cents bidasses, assis sur la poudre ocre. Ceux-ci se serraient entre les colonnes qui s'élevaient jusqu'à quinze mètres pour soutenir un ciel de pierre.

Certains, coincés entre les chênes de roches, n'avaient perçu les gestes de la bénédiction que décuplés et déformés en ombres irrégulières, renvoyées partout autour d'eux par les flammes des torches. Ils pouvaient croire que Dieu la leur avait donnée en personne.

Cette armée de ténèbres se signa. Puis la troupe s'égaya en bandes pour rejoindre ceux qui n'avaient pas suivi la messe et se tenaient sur le parvis de la cathédrale creusée dans la colline. De cet observatoire, ils dominaient le petit village de Dom-le-Mesnil et la Meuse, noyée dans la nuit qui tombait. Sur l'autre rive, «ils» étaient là. Ils les attendaient tout en espérant, comme eux, que l'Armistice soit signé avant tout mouvement vers le fleuve noir.

Les unités du 415<sup>e</sup> régiment d'infanterie se mélangeaient

à celles du 53<sup>e</sup>. Les hommes se connaissaient bien. Ils venaient pour la plupart de Mende ou de Perpignan et avaient partagé de nombreux combats.

L'état-major faisait souvent appel à eux en cas de coups durs. Ils ne rechignaient pas aux tâches les plus difficiles.

Pourtant, en ce soir du 9 novembre 1918, chacun aurait voulu que le sermon de paix du Révérend Père Guittou devienne réalité. On sentait que la marche glorieuse, sous l'Arc de Triomphe, n'avait jamais été aussi proche. Qu'un shrapnel, à la dernière minute, se prenne pour une dentellière de casque, eût été trop bête.

Le sous-lieutenant De Vézieux posa son barda à l'extrémité nord du cercle formé autour du feu de camp, crépitant derrière un pilastre voilant la lueur à ceux d'en face. Il avait pris soin de s'installer à l'opposé du sergent Rouquette.

Ils ne possédaient aucun point commun. Pas même la moustache que De Vézieux portait courte et bien peignée alors que celle de Rouquette broussaillait en désordre. L'un avait la silhouette mince, élancée. L'autre était trapu, musculeux. De Vézieux faisait carrière dans les armes. Rouquette était un des leaders syndicaux des mines de Decazeville dans l'Aveyron.

Une seule chose les rapprochait : «Le Boche». Se battre constituait, pour tous les deux, une raison de vivre. Contre l'ennemi, en temps de guerre. Entre eux, en temps de paix. Il n'y avait de sens que dans la bagarre. Le consensus signifiait la disparition de leurs classes, de leurs convictions, d'une certaine idée d'eux-mêmes.

La mort était de toute façon au bout du chemin. La vie dans le renoncement n'était pas une option.

Au point d'équilibre du disque humain, le cuistot remplissait les assiettes en fer blanc que chacun présentait pour quérir sa platée. Originaire de Béziers, il était rémouleur de rue. Il avait obtenu le poste parce qu'il s'y connaissait en couteaux. « La râpe, c'est mon boulot », répétait-il.

Il n'avait jamais cuisiné.

— Vivement l'Armistice. On ne sera plus obligé d'avalier ta daube, le rémouleur.

— Tu te crois où, Cavanac? rétorqua Rouquette. Monsieur regrette la tambouille de sa bourgeoise. À moins que tu ne suggères à De Vézouille une invitation au châôtôô...

— Ben quoi, c'est la même rata qu'hier. J'ai eu assez de mal à faire grimper la «roulante» jusqu'ici, fit le rémouleur.

De Vézieux ne releva pas mais ne pouvant se permettre le luxe d'être en «reste», déplaça le lieu de l'affrontement sur un autre terrain.

— Le prêche du Révérend Père Guitton était exceptionnel. On se serait cru revenu aux origines du christianisme. Dans les catacombes. Avec la ferveur des premiers croyants qui ont porté victorieusement le message du Christ, en dépit de tous les dangers. Les carrières de Dom-le-Mesnil valent toutes les basiliques de la terre. C'est ici que les racines de la Foi nous donnent leur sève. La force de notre piété aura soutenu le glaive vengeur de la France. Nous avons trop péché. Il a fallu cette épreuve pour nous en rendre compte. La mitraille aura troué l'orgueil pour laisser passer les rayons du repentir. Voilà que nous allons en recevoir les

fruits. Nos généraux inspirés par la providence vont mettre à genoux ces protestants prussiens.

Rouquette bouillait déjà.

— Ah oui? Et les Ricains qui ont débarqué en 17 pour le coup de main, y sont pas protestants par hasard?

— Ça n'a rien à voir. Ils ne sont pas luthériens.

— Tes «catacombes», c'est du pipeau. Moi, j'ai bossé à la mine. Je sais ce que c'est de descendre sous terre. Et ton «Dieu», il n'est pas là-dessous, ni ailleurs. Sinon ça se saurait. Il aurait pas laissé tous les camarades se faire bouffer par le grisou. Dieu est pas du côté des patrons. S'il existait, il serait de notre bord. En fait, il est nulle part.

— Dieu, c'est l'ordre du monde. Chacun est à sa place. Ceux qui veulent perturber la volonté de Dieu sont justement châtiés. Toute la mécréance qui s'est abattue sur la France a provoqué nos malheurs. Heureusement, il ne nous a pas abandonnés. Quand la guerre finira, ce qu'il faudra, c'est un vaste mouvement de mobilisation sous l'étendard de la chrétienté. Une «action» véritablement «française». La guerre voulue par Dieu est juste. À son terme, on se rendra compte de ses mérites. Ceux qui se seront dépassés eux-mêmes s'élèveront. Les autres, qui se seront terrés misérablement trembleront le reste de leur vie et au jour du Jugement Dernier. Les tranchées valent toutes les expériences mystiques. Seuls ses locataires peuvent le comprendre.

— Sur la cote 304, t'étais où le mystique? Dans le fond d'une marmite d'obus avec les mains sur ton casque, comme tous, en train de chier dans ton froc. Un caca divin..., ironisa Rouquette.

Les biffins éclatèrent de rire. Ils ne partageaient pas, en grande majorité, son paganisme mais le besoin de se détendre les submergeait. Rouquette savait y faire pour emballer son auditoire.

Riquet avait commencé à parler doucement. Un peu halluciné. Personne n'avait entendu ses premiers mots. Quand les dernières bulles de bonne humeur crevèrent, sa voix sépulcrale domina, en bancs de brume l'assemblée.

— Moi, j'ai vu Dieu. Il m'a parlé. Il est descendu de la cote 304. J'étais étendu dans la boue. Il m'a tendu la main. Elle brillait comme de l'or. Je n'ai pas eu peur. Je l'ai serrée. Il m'a relevé. J'ai été soulevé sans pression, sans traction. Debout, seul vivant parmi les morts. Il m'a alors dit que j'étais l'Elu et que je bâtirais une église à Castres. Chez moi. Pour Lui rendre grâce et afin qu'Il règne parmi nous.

— Pauvre Riquet. Il a la cafetière cabossée. Le toubib ferait bien de le refourguer à son collègue breveté zinzin, fit Rouquette, désabusé.

Les cuillères en bois raclaient les haricots dans les soucoupes bosselées. Des bouts de lard s'accrochaient aux poils des moustaches ou aux coins des lèvres. Un bruit de limaille se mêlait à celui des aliments broyés et des estomacs gargouillant. Mais cette symphonie matérielle n'eut aucun effet interruptif sur l'élévation du débat.

Rouquette était le seul à oser tutoyer son supérieur et à ne pas l'appeler par son grade. De Vézieux aurait pu lui faire des ennuis mais il trouillait en sa présence. L'autre le sentait. Il en usait, en abusait.

— Finalement, De Vézouille, tes salades avec Dieu, elles

se mélangent bien avec celles de Riquet. Du n'importe quoi.

Rouquette aimait frôler les limites.

De Vézieux ne répondait pas. Tel un enfant boudeur, prêt à laisser exploser sa colère.

Fabre, l'instituteur de Montpellier, prit l'initiative afin d'éviter la déflagration.

— La religion tisse du lien. Le doute est utile. Quelle importance ces polémiques? Personne ne convaincra l'humanité entière. Vous voyez bien à quoi tout cela mène. Ne pourrait-on enfin vivre? Nos chefs, à l'instant où nous parlons, négocient la paix. Si Dieu nous regarde, il désapprouve les querelles à son propos. Sinon, à quoi bon?

— Et le sens? Le sens des choses, de la vie? Vous en faites quoi, Fabre? tonna De Vézieux qui avait trouvé un adversaire qu'il ne craignait pas.

— Je ne vois aucune intention dans tout ce que nous avons subi. Aucune intention dans le shrapnel qui s'égarait au milieu du front ou qui se fiche dans la terre à trois centimètres de mon casque. Aucune intention quand je trébuche au lieu de tenir droit. Aucune intention quand les charrettes de camarades entassés, démantibulés, cahotent dans les ornières. Aucune raison que j'aie vécu ou non. Il n'y a d'autre sens que celui que nous désignons. Nous, les hommes.

Une haute silhouette, cachée par la masse d'une colonne carrée de pierre jaune, avança d'un pas vers le groupe. Le Révérend Père Guitton qui rentrait au P.C. avait saisi au vol les derniers échanges.

Il connaissait ses ouailles depuis près de trois ans. Il estima prudent de ne pas entamer un sermon qui aurait de nouveau dressé Rouquette sur ses ergots. Il devait cependant intervenir. Ne pas laisser le scepticisme, instillé par l'instituteur, pénétrer les esprits acquis aux rituels qui justifiaient sa fonction.

En bon jésuite, il rusa.

— Et vous Augustin ? Qu'en pensez-vous ?

Augustin était simple soldat, agent de liaison. Vieux garçon de quarante ans, berger dans ses montagnes de Lozère, un type calme, dévoué, exemplaire pour les jeunes recrues, animé de la foi du « charbonnier ».

La question du Père Guitton le surprit. Il n'était pas du genre à se mettre en avant. Il répondit sans malice.

— Vous savez, mon Père, l'important pour moi c'est la médaille de la Sainte Vierge que ma vieille mère m'a pendue au cou quand je suis parti. Elle m'a protégé jusqu'ici. Ça c'est sûr.

C'était la réponse que le Révérend Père Guitton escomptait. Beaucoup de soldats en portaient. Vierge, Sacré-Cœur, Jésus en croix. Elles renvoyaient, selon l'histoire personnelle de chacun, à une figure maternelle aimante, réconfortante ou à une figure paternelle protectrice. Elles symbolisaient parfois leur douleur. Ils se consolait en pensant que le Christ en avait bavé plus encore qu'eux-mêmes. Les réflexes dominant les angoisses de l'enfance resurgissaient dans ces doudous métalliques.

— Et le Bon Dieu ? Il ne peut être que bon. Par définition, ajouta candidement Augustin.

Le cuistot-rémouleur approuva. Le cercle frémit

d'acquiescements murmurés.

Au moment où Rouquette s'apprêtait à allumer un pare-feu, le capitaine Lebreton arriva, essoufflé.

— Les officiers... du 415<sup>e</sup>... tous au P.C... Le commandant de Menditte a reçu... les ordres. Les autres... faites les... paquetages... La Meuse... c'est pour... cette nuit.

De Vézieux se leva d'un bond.

— Et le 53<sup>e</sup> R.I., mon capitaine ?

— Il reste ici. En réserve. En soutien.

Augustin et Fabre dont les pattes de col indiquaient «415» s'agenouillèrent pour rassembler leurs affaires. Le reste du cercle demeura assis, détournant le regard dans un silence de plomb.

Un peu partout dans la caverne, des hommes se mirent debout, serrèrent des mains et des cœurs, se dirigèrent vers les piliers du temple égyptien du fond des âges, surplombant le village de Dom-le-Mesnil invisible dans la nuit. Une fois franchis, les ombres se diluèrent dans le brouillard et l'étreinte d'un froid de trépassé.

Vers 23 heures, le 53<sup>e</sup> R.I. entendit le hoquet sec et rapide des «Hotchkiss» allemandes résonner sinistrement dans la vallée. La réponse sourde et lente des «Maxim» se doublait d'éclairs jaunes et rouges perdus dans un néant avalant aussitôt ces déchirures.

À l'aube, le 53<sup>e</sup> R.I. avait pris position tout autour de Dom-le-Mesnil. En observation. La purée de pois masquait la vérité du paysage. Les volutes rebelles s'accrochaient longtemps à la surface de l'eau glacée du fleuve avant de céder enfin.



La trêve qu'avait imposée l'haleine de Dieu, selon l'expression de De Vézieux, fut rompue. Le silence sur la campagne en mosaïque d'herbes gelées et de cratères noirs jetés en confettis fut brisé. Le bruit de mitraille n'était plus le même que pendant les heures nocturnes. Comme si le matin l'avait rendu plus vif, plus coupant.

Puis, ce fut au tour des 75 mm de s'échanger leurs politesses.

De Vézieux apercevait très distinctement, dans ses jumelles, les gars du 415<sup>e</sup> R.I. se faire hacher. Le sergent Rouquette regarda à son tour. La rage générée par leur impuissance déborda de leurs yeux secs.

Les obus de l'artillerie française, perchée sur le tertre derrière eux leur, passaient par dessus pour terminer leur course dans les champs à l'opposé. Parfois, un projectile allemand mal calibré franchissait la Meuse et, dans un souffle d'aspiration, réduisait en cendres un immeuble à proximité. Chacun se plaquait au sol. Paupières écrasées l'une sur l'autre, gercées d'une terreur se répandant en rides dans tout le corps.

Vers 18 heures, le calme revint avec la pénombre. Les tirs n'étaient plus que sporadiques. Le ciel s'était dégagé, avait tourné au violet. Un rapace tournoyait sur Dom-le-Mesnil. Cavanac le pointa de son Lebel, le rémouleur lui lança :

— Fais pas ça !

Cavanac, en bon chasseur, obéit, baissa son canon. L'oiseau s'éloigna.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. La mort a eu son compte. Et puis, ça se bouffe pas.

Vers 5 h 15, le Q.G. à Flize reçut l'annonce de la signature de l'Armistice. La nouvelle ne fut officielle pour la troupe que vers 8 heures. La mise en vigueur du cessez-le-feu était fixée à 11 heures, le 11 novembre 1918.

Les deux camps gardaient le doigt sur la détente. Plus personne n'osait bouger. Une dernière maison explosa près de l'église de Dom-le-Mesnil. Quelques claquements se produisirent dans les dernières minutes. La guerre ne se résignait donc pas à sa fin. Une obstination de mauvaise « foi ».

À 11 heures précises, le capitaine Lebreton intima au caporal Delalucque de sonner le clairon.

Les Allemands sortirent de leurs abris. Les Français, des fossés en contrebas du chemin de fer. Ils étaient face à face. Armes baissées. Pour la première fois. Ils n'y « croyaient » pas. Certains essayèrent de fraterniser. Aucune réponse dans l'autre camp. Les dernières victimes étaient trop « fraîches ». Des Français tentèrent une Marseillaise. Elle resta calée au fond de beaucoup de gorges garrottées par l'émotion.

Cela ressemblait à un miracle. Une chose que l'on désire tant, qui paraît impossible, qui arrive quand on ne s'y attend pas, qui ne perce pas la membrane de la joie. Qui laisse plutôt un sentiment flottant de soulagement.

On avait la vie sauve. Pas juste pour une journée de plus, pour un instant arraché au destin. Pour l'éternité.

Le profond silence qui suivit impressionna. On ne pleurait pas. On se promenait sur le précipice des larmes, sans y tomber. Tout cela était trop merveilleux. Le soleil pâle brillait du mieux qu'il pouvait mais échouait à réchauffer les morts.

Les gars du 53<sup>e</sup> R.I. dévalèrent le coteau de Dom-le-Mesnil, se dandinèrent sur la passerelle précaire renforcée par les unités du génie pendant la nuit, tombèrent dans les bras de leurs camarades du 415<sup>e</sup> R.I. aux visages craquelés de boue.

Les effusions cédèrent le pas à la triste réalité qui les entourait. Les brancardiers valsaient avec leurs civières entre celles des fossoyeurs. Le ballet dura jusqu'au soir.

La fatigue des derniers jours de marche et de combat anémiait les conversations.

De Vézieux et Rouquette n'avaient rien à se dire. Le rémouleur touillait le fond de sa marmite. Cavanac n'eut pas la force de se plaindre de sa pitance.

On demanda à Fabre s'il avait des nouvelles d'Augustin.

— On ignore où il a disparu. Sous le coup de 10 h 30, on lui a confié la mission d'avertir que la soupe serait servie après 11 h 30. Sa dernière corvée. Il est parti, le dos cassé en deux, comme à son habitude. On ne l'a plus revu.

Les mines se firent graves.

Les jours qui suivirent furent tristes et mornes. Enterrements des derniers MPF<sup>1</sup>. Intendance et préparatifs pour le départ à Hazebrouck, destination de cantonnement suivant.

Les survivants des 415<sup>e</sup> et 53<sup>e</sup> R.I. furent conviés le dimanche à une ultime messe dans la région.

Elle devait avoir lieu à Donchery, petite ville voisine détruite à cent pour cent en août 1914 lors de l'invasion. Depuis, les habitants s'étaient réfugiés vaille que vaille à

<sup>1</sup> Mort pour la France.

Sedan ou Charleville-Mézières. Aucune reconstruction n'avait été entamée pendant la durée de la guerre.

La troupe fut accueillie par des écorces de murs noircis par les incendies. La pierre refroidie n'en était que plus sinistre. Les fenêtres ouvraient sur des intérieurs devenus extérieurs. Bascules étonnées ne donnant sur rien. Le chaos des gravats reflétait le trouble de l'âme de ces bidasses devenus inutiles, errants, dans les chemins désolés du souvenir de leurs camarades.

L'église Saint-Onésime avait aussi souffert. Ses quatre étranges pignons gothiques du xv<sup>e</sup> siècle restés debout étaient crénelés en dents de scie. Une demi-mâchoire tendue vers les nuages bas. Incapable de les mordre, découragée par ses efforts stériles. Le sol de la nef avait été nettoyé pour l'occasion. Le toit la recouvrait encore jusqu'au chœur. L'officiant fut contraint de célébrer sous le vide du ciel.

On s'entassa vaille que vaille. Le Révérend Père Guilton avait cette fois enfilé une vraie soutane.

Pendant les derniers préparatifs, De Vézieux glissa à Cavanac avec une solennité déplacée :

— La colère de Dieu a frappé partout. J'étais presque heureux en contemplant les maisons des riches bourgeois rémois réduites en poussière. Une vraie leçon d'humilité. Quand nous sommes entrés dans Donchery, je n'ai éprouvé que de la miséricorde pour ces villageois. Ils sauront rester à leur place.

Pourquoi ne nous rejoindriez-vous pas Cavanac ? Vous êtes bon soldat. Chrétien. L'Action française pourrait compter sur des gens de votre trempe.

Le Révérend Père Guitton ne laissa pas à Cavanac le loisir de répondre.

— Mes chers enfants. Commençons par un *Te Deum*. Pour la France. Pour nos camarades tombés pour Elle.

*À toi, Dieu, notre louange ! Nous t'acclamons :  
Tu es Seigneur ! À toi Père éternel, l'hymne de l'univers.  
Daigne, Seigneur, en ce jour, nous garder de tout péché.  
Aie pitié de nous, Seigneur, aie pitié de nous.*

Les voix tressées remontaient sur les piliers coiffés d'un feuillage scalpé de croisées d'ogives, s'enroulaient sur les arcs-boutants effondrés, caressaient les nervures de pierres fêlées pour s'évaporer dans l'air frais de novembre.

La pause qui suivit se gorgea de la présence des absents. Le Révérend Père Guitton la laissa gonfler à dessein. Il posa sa Bible sur un lutrin de travertin brisé. Il enchaîna sur la lecture.

*Apocalypse selon saint Jean. Chapitre 6, verset 9.  
Et quand il eut ouvert le cinquième sceau, je vis, sous l'autel,  
les âmes de ceux qui avaient été immolés pour la parole de  
Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient eu à rendre.  
Et ils crièrent d'une seule voix forte en disant : « Jusqu'à  
quand, ô Maître Saint et Vritable, ne ferez-vous pas justice et  
ne redemanderez-vous pas votre sang à ceux qui habitent sur  
la terre ? »*

Le Révérend Père poursuivit.

*Apocalypse selon saint Jean. Chapitre 8.*

*Et quand l'Agneau eut ouvert le septième sceau, il se fit dans le ciel un silence d'environ une demi-heure...*

*Chapitre 16, verset 8.*

*Puis le quatrième [ange] répandit sa coupe sur le soleil et il lui fut donné de brûler les hommes par le feu, et les hommes furent brûlés d'une chaleur extrême, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui est le maître de ces plaies et ils ne se repentirent point pour lui rendre gloire.*

— Mes chers enfants... Un sermon n'est pas nécessaire. Le Texte Sacré parle de lui-même. Tout avait été révélé à saint Jean. Je ne suis que son porte-voix.

À l'extérieur, ceux qui snobaient l'office n'en manquaient pourtant pas une miette au travers des murs en ruines.

Le sergent Rouquette rongea son frein. Les diatribes qu'il retenait n'avaient eu aucune prise sur ses adversaires.

Fabre tirait nonchalamment sur un mégot qui entretenait un brasier d'enfer miniature à son extrémité. Le champ était libre pour lui permettre de soliloquer.

— Dieu n'est que l'intention de l'homme. Je le plains de subir celle-ci.

Rouquette n'était pas sûr d'avoir compris. Spéculant sur le fait que les autres n'avaient pas davantage saisi le propos, il s'en désintéressa.

Le rémouleur touillait la soupe épaisse et fumante. Les soldats sortaient de Saint-Onésime par petites grappes, se recoiffaient de leur calot bleu. Alors que les mains se réchauffaient sur les bols, le lieutenant Bonneval déboula en hurlant.

— On a retrouvé Augustin! On a retrouvé Augustin! On l'a enterré à Vrigne. Le 13. Il a pris une balle pleine tête, cinq minutes avant le clairon. Il est le dernier. Le dernier!

— Tout ça pour annoncer la soupe... lâcha Cavanac.

Rouquette, Fabre, De Vézieux, Cavanac, Riquet et le rémouleur longèrent ensemble la Meuse glacée sur deux kilomètres, jusqu'au cimetière de Vrigne.

Les noms figurant sur les croix étaient tous sous-titrés d'une antidade de décès. Censés avoir trépassé le 10 novembre. Mourir le 11 eût été indécent. Le service de propagande de l'armée veillait.

Chacun se découvrit. Certains prièrent. Les autres se recueillirent. Où qu'Augustin eût été en cet instant, en terre ou au ciel, pas un ne doutait qu'il était encore avec eux.

Lorsque la grille de l'enclos grinça et qu'ils la refermèrent derrière eux, Rouquette demanda :

— Il avait sa médaille de la Vierge sur lui?

— On ne sait pas, répondit Fabre.

Le rémouleur leva le nez.

— Vous avez remarqué? Il n'y a plus d'avions dans le ciel.

Cavanac s'empara de son Lebel en un clin d'œil et pointa illico un rapace qui tenait un mulot dans son bec.

Il baissa aussitôt la garde.

Riquet, le regard dans la vague, lâcha :

— C'est un signe. Dieu l'a envoyé. Il me l'a dit.

Sur quoi, Fabre sourit amèrement.

— Peut-être pas...